



HAL
open science

Les prisonniers de Katrina. Faire connaître leur sort – entendre leur voix ?

Pinçonat Crystel

► **To cite this version:**

Pinçonat Crystel. Les prisonniers de Katrina. Faire connaître leur sort – entendre leur voix ?. Makki Rebai. La Prison : expériences, imaginaires et créations, Contact, pp.51-62, 2021. hal-04209249

HAL Id: hal-04209249

<https://hal.science/hal-04209249>

Submitted on 19 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les prisonniers de Katrina.

Faire connaître leur sort – entendre leur voix ?

Crystal PINÇONNAT

Aux États-Unis, Katrina, l'ouragan qui a frappé La Nouvelle-Orléans le 29 août 2005, a eu pour conséquence immédiate – dans le domaine littéraire et cinématographique – une énorme production de documentaires, récits et fictions. Malgré la multiplicité des formes et partis pris adoptés, ces projets avaient quatre enjeux majeurs. S'il s'agissait certes de documenter la catastrophe, l'objectif prioritaire était de dénoncer l'incurie des pouvoirs publics et l'abandon des pauvres et des minorités pris au piège de la montée des eaux dans la ville. Documenter, dénoncer et par là éveiller le sens de l'indignation du lecteur ou du spectateur, à ces trois objectifs s'en ajoute un quatrième. En conservant les récits des survivants, on cherchait également à créer un fonds d'archives, à enregistrer la mémoire de la catastrophe. Un grand nombre d'ouvrages et de sites sur internet se présente ainsi comme des pages d'histoire orale, mémoire vivante du désastre. Au sein de cette masse de productions ayant trait à Katrina, citons les œuvres les plus connues : *When the Levees Broke : A Requiem in Four Acts* (2006), documentaire en quatre volets réalisé par Spike Lee, *Treme*, série télévisée de David Simon et Eric Overmyer diffusée sur HBO entre 2010 et 2013, et *Zeitoun*, texte de Dave Eggers, couronné par *The American Book Award* dans la catégorie *non-fiction* en 2009 et traduit dans plus de quarante langues. Exception faite de ce dernier récit, le sort des prisonniers durant la catastrophe est rarement abordé¹, si ce n'est de manière oblique. On s'attachera, du même coup, aux différentes stratégies – y compris non littéraires – mobilisées par les militants et les artistes pour dénoncer le scandale du traitement des personnes incarcérées pendant et après le cyclone.

*Treated like Trash*² (« Traités comme des rebuts ») et *Abandoned & Abused*³ (« Abandonnés et maltraités ») – deux titres de rapports produits par des associations et consacrés aux détenus pendant Katrina – rendent compte de façon concise de l'abandon, souvent pendant plusieurs jours, dans des cellules inondées et surchauffées, sans eau, ni nourriture, des personnes incarcérées après le passage de l'ouragan. Tous les témoignages convergent. Quand l'ouragan frappe, tout dysfonctionne : plus d'électricité, plus de système d'évacuation des eaux usées ; les générateurs de secours tombent en panne, immergés sous les eaux ou non alimentés. Une eau souillée, lourde en pétrole et chargée de déjections humaines, commence à envahir les cellules ; son niveau monte tant que, souvent, les prisonniers doivent se réfugier sur les banquettes supérieures des lits. Les gardiens, quant à eux, sans plan d'évacuation ni formation pour affronter une telle situation, désertent la plupart du temps leur poste. Dans certains centres, des adolescents incarcérés reçoivent un dernier repas le jour du cyclone, puis plus rien jusqu'au moment de leur évacuation, trois à cinq jours plus tard.

Pour comprendre les causes d'un tel abandon au sein de la première puissance mondiale, certaines données doivent être rappelées⁴. Le 28 août, l'évacuation obligatoire de La Nouvelle-Orléans est décrétée, le chef de la police en exclut toutefois le personnel pénitentiaire et les détenus. Or, dans le pays au taux d'incarcération le plus élevé au monde, La Nouvelle-Orléans bat de tristes records. Au moment de Katrina, le nombre de détenus dans ce que l'on nomme communément en anglais *Orleans Parish Prison* (abrégé en *OPP*) – ensemble de douze établissements – place La Nouvelle-Orléans à la première place du point de vue national pour la population carcérale. Alors que la population du comté a décru (18%) entre 1970 et 1980, la capacité d'accueil des prisons a augmenté de 1000% sur la même période (avec un établissement comme Angola, la plus grande prison des États-Unis). Au moment de Katrina, 60% des détenus était incarcéré pour des faits mineurs (saisie, stationnement interdit, ivresse sur la voie publique ou non-paiement d'une amende),

¹ Mentionnons toutefois *Prisoners of Katrina*, reportage grand public d'Olenka Frenkiel, présenté sur la BBC2 le 13 août 2006 et visible sur Vimeo, <https://vimeo.com/137536619>, consulté le 2 sept. 2018.

² *Treated like Trash. Juvenile Detention in New Orleans Before, During, and After Hurricane Katrina*, Juvenile Justice Project of Louisiana, texte en ligne, http://www.njcn.org/uploads/digital-library/resource_342.pdf, consulté le 20 avril 2018.

³ *Abandoned & Abused : Orleans Parish Prisoners in the Wake of Hurricane Katrina*, rapport produit par The American Civil Liberties Union's National Prison Project (ACLU), p. 20. Rapport en ligne : <https://www.aclu.org/news/aclu-report-details-horrors-suffered-orleans-parish-prisoners-wake-hurricane-katrina>, consulté le 10 avril 2018.

⁴ Je reprends ici un grand nombre d'informations fournies dans le rapport *Abandoned & Abused*, *op. cit.*

et la plupart d'entre eux n'étaient pas encore passés en jugement. Autre précision nécessaire : parallèlement à sa croissance exponentielle, la nature de la population carcérale a changé. Alors que, dans les années 70, on comptait moins de 10 femmes à *OPP*, au moment de Katrina, elles étaient environ 670, ce à quoi, il faut ajouter la population carcérale adolescente. Enfin, si, au moment de l'ouragan, dans l'une des villes les plus ségréguées des États-Unis, 66% de la population était noire, le ratio était de 90% pour la population carcérale.

Le rapport *Abandoned and Abused*. Documenter le scandale

On connaît la célèbre formule de G. Spivak : « *The subaltern cannot speak*⁵ ». Dans le cas présent, quelles que soient les formes adoptées, il est effectivement rare que la parole des détenus nous parvienne. Les productions télévisées – qui ont été plébiscitées par un grand succès populaire – sont en ce sens révélatrices. Dans son immense fresque, Spike Lee ne donne la parole à aucun ancien détenu. La série *Treme* aborde certes le sujet, mais sous l'angle de la perte. Le personnage de La Donna (Khandi Alexander) a chargé Toni Bernette (Melissa Leo) – une avocate qui défend la cause des pauvres et des minorités – d'enquêter sur la disparition de son jeune frère, Daymo, incarcéré à tort peu de temps avant Katrina. Toni découvrira finalement que Daymo est mort, victime d'un vol d'identité, un détenu ayant profité de la disparition de toutes les pièces liées à son affaire. « Tous les dossiers sont sous l'eau⁶ », explique Toni à La Donna... C'est précisément pour contrer cette mise au silence forcée que l'*American Civil Liberties Union* a eu l'initiative de lancer l'enquête qui a abouti au rapport *Abandoned and Abused : Prisoners in the Wake of Hurricane Katrina* (2007). Comme le déclare l'un de ses instigateurs, l'avocat Eric Balaban : « *These are the untold horrors of Hurricane Katrina. We must preserve the stories to create a record of the tragedy*⁷. »

Abandoned and Abused n'a aucune prétention littéraire et la place accordée à la parole de chacun y est limitée. Si chaque prisonnier (ou membre du personnel pénitentiaire) se voit attribué dans le rapport une page où figurent son nom, sa photographie et son texte, le discours – constitué de réponses à un questionnaire établi préalablement – est relativement uniforme et ne laisse guère de possibilité à l'expression personnelle d'une expérience. Tout pathos est évacué. Les faits sont rapportés dans leur enchaînement. Le récit est maîtrisé sans traces d'oralité, ni répétition ou rupture de ton. Quantonio Williams s'exprime en ces termes par exemple :

On Saturday, August 27, 2005, I was arrested and charged with possession of marijuana. [...] When I was first imprisoned at OPP, I was imprisoned on the A side of a building that I think was Templeman I. After I had been there a couple of days, the water started rising in the building. When it reached approximately 2 1/2 feet, the detainees were locked down and the corrections officers left.

After the staff left, one detainee was able to open his cell [...]. He got through a broken window to the control area and used the controls to open all the cells in the unit. Because the cell doors were now unlocked, everyone was able to go to the second level of the tier, out of the water⁸.

Le ton de Joy Gilson est à peu près identique :

At the time of the storm, I had been in Orleans Parish Prison for about one year. I was housed in a ground-floor dorm (Unit B) of Templeman IV. The women in our unit stayed in open dorms with triple-stacked bunk beds. At the time of the storm, some women were even sleeping on the floor because there wasn't enough bed space.

We found out the storm was coming by watching TV, but on Sunday the TV cut off. [...]

When the power went out, it was dark—no lights. Water backed up from the commodes and sewer water from the flood came under the doors and filled up our unit to the second bunk. We didn't know what was going on, and it was hard to even know

⁵ Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak ? », Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Houndmills, Macmillan Education, 1988, p. 271-313, p. 308.

⁶ Cité par Catherine Dessinges, Dominique Gendrin et Wendy Hajjar, « Fiction and Reality in HBO's *Treme* : A Narrative Alchemy at the Service of Political Truth », *TV/Series* [Online], n° 1, 2012, mise en ligne 15 mai 2012, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://tvseries.revues.org/1165> ; DOI : 10.4000/tvseries.1165, p. 178.

⁷ Eric Balaban, cité dans « Aclu Report Details Horrors Suffered by Orleans Parish Prisoners in Wake of Hurricane Katrina », <https://www.aclu.org/news/aclu-report-details-horrors-suffered-orleans-parish-prisoners-wake-hurricane-katrina>, consulté le 3 sept. 2018 ; trad. : « Ce sont les horreurs de l'ouragan Katrina passées sous silence. Nous devons conserver ces récits pour documenter la tragédie. » (Sans référence bibliographique, il s'agit de ma traduction).

⁸ *Abandoned & Abused : Orleans Parish Prisoners in the Wake of Hurricane Katrina*, op. cit., p. 48 ; trad. : « Le samedi 27 août 2005, j'ai été arrêté et inculpé pour détention de marijuana. [...] Quand j'ai tout d'abord été incarcéré, j'ai été emprisonné dans l'aile A d'un bâtiment de Templeman I, je pense. Après quelques jours passés là, l'eau a commencé à monter dans le bâtiment. Quand ça a atteint les quatre-vingts centimètres environ, les détenus ont été enfermés dans les cellules et les gardiens ont quitté leur poste. Le personnel parti, un détenu a réussi à ouvrir la porte de sa cellule [...]. Il est passé par une fenêtre cassée pour se rendre jusqu'à la salle des commandes et, là, il a ouvert toutes les portes des cellules de l'unité. Dans la mesure où les portes étaient désormais déverrouillées, tout le monde a pu se rendre au niveau 2, à l'abri de l'eau [...] »

*what day it was. In our unit there were elderly women who had trouble getting onto the top of the third bunk to avoid the water, and there was at least one pregnant lady who also had trouble*⁹.

Ici, c'est la multiplicité des témoignages convergents qui fait preuve. Dans ses variations, une même histoire d'abandon est répétée d'un narrateur à l'autre. Si le souci d'authentification exclut l'anonymat et nécessite l'inscription de l'identité de la personne source, la volonté de faire appel à un grand nombre de témoins pour assurer le plus vaste échantillonnage possible – quant au statut (détenus et membres du personnel pénitentiaire), à l'âge et au sexe (hommes, femmes, adolescents), et à l'appartenance communautaire (Africains-Américains et Blancs) – produit un effet de répétition qui interdit de s'attacher émotionnellement à tel ou tel narrateur.

***Voices from the Storm*, une page d'histoire orale**

En quatrième de couverture, *Voices from the Storm* (2008) annonce d'emblée sa visée politique :

Coincés dans une ville submergée par les eaux, les narrateurs de *Voices from the Storm* [des voix dans la tempête] n'ont survécu à la dévastation produite par l'ouragan Katrina que pour se retrouver abandonnés – voire victimes – de leur propre gouvernement¹⁰.

Voices from the Storm ne retient le récit que de treize témoins, un échantillonnage qui se veut représentatif de la variété des profils et du caractère multiculturel de la cité. Sont rapportés les récits de dix Africains-Américains parmi lesquels quatre femmes, d'un Blanc, d'un prêtre d'origine vietnamienne et celui de deux détenus – Dan Bright et Abdulrahman Zeitoun.

Dans un premier temps, chaque narrateur présente sa situation avant l'ouragan. On retrouve le souci d'authentification et de personnalisation que l'on avait dans *Abandoned & Abused* : un portrait dessiné en médaillon est placé au-dessus du nom de chacun. Dans une construction chorale souple, *Voices from the Storm* fait ensuite entendre alternativement le récit des différents témoins du samedi 27 août au dimanche 4 septembre, chacun développant un point de vue particulier. Les deux personnes incarcérées se voient d'emblée attribuer des rôles distincts. Dans son témoignage, l'Africain-Américain Dan Bright, ancien détenu ayant passé cinq ans dans le couloir de la mort, prend en charge la description des conditions d'incarcération. Arrêté le 27 août, il témoigne de l'abandon des prisonniers dans les cellules inondées de Templeman III :

It was early. You can see the water is constantly rising. [...] Guys on the first level, on the bottom level, man they're hollerin' and screamin'. No one comes. They were hollering for the guards to come. Begging, pleading. You had guys who had broke windows out, burning sheets and blankets, flagging them to try to get some attention. [...]

*The water had done got from chest-high to chin-high. So guys was on the top bunk with their head stuck out the ceiling to get air. [...] So everybody, the whole tiers hollering. You had men that you thought was kids down there hollering, because that's how they sounded*¹¹.

On voit là la différence de ton avec *Abandoned & Abused*. Changements de temps, passages du passé au présent, répétitions expressives, interpellations du destinataire, transcriptions de la prononciation, tout est fait pour rendre le phrasé du narrateur et, par là, tenter de traduire son état émotionnel. Dan Bright décrit les différents cercles des enfers par lesquels il est passé. Évacués dans la nuit du lundi et transférés sur le pont de Broad Street, les survivants resteront sans rien à manger ni à boire jusqu'au jeudi. Son témoignage complète

⁹ *Ibid.*, p. 60 ; trad. : « Au moment de l'ouragan, j'étais à *Orleans Parish Prison* depuis un an environ. Mon dortoir était au rez-de-chaussée (Unité B) de Templeman IV. Les femmes de notre secteur étaient en unité ouverte, dans des dortoirs avec des lits superposés sur trois niveaux. Au moment de l'ouragan, certaines dormaient par terre car il n'y avait pas assez de lits disponibles. C'est par la télé qu'on a appris que l'ouragan arrivait, mais le dimanche la télé était coupée [...]. Quand on n'a plus eu d'électricité, il faisait sombre, pas de lumière. L'eau a commencé à refouler des douches et, avec l'inondation, les eaux d'égout se sont infiltrées par la porte et le niveau est monté jusqu'à la deuxième rangée des lits. On ne savait pas ce qui se passait et on ne savait pas trop quel jour on était. Dans notre unité, il y avait des femmes âgées qui ont eu du mal à monter sur la troisième banquette pour échapper à l'eau ainsi qu'au moins une dame enceinte avec les mêmes difficultés. »

¹⁰ Lola Vollen et Chris Ying (dir.), *Voices from the Storm. The People of New Orleans on Hurricane Katrina and Its Aftermath*, San Francisco, McSweeney's, 2008, quatrième de couverture.

¹¹ *Ibid.*, p. 88-89 ; trad. : « Il était tôt. Tu vois l'eau qu'arrête pas de monter [...]. Les types du premier et du rez-de-chaussée, mec, ils braillent, hurlent. Personne ne vient. Ils braillent pour faire venir les gardiens. Ils supplient, ils implorent. Y avait des types qu'avaient cassé les vitres, ils avaient mis le feu à des draps et à des couvertures et ils les agitaient par la fenêtre pour attirer l'attention. [...] Avant, on avait de l'eau jusqu'au torse, maintenant elle arrivait à la hauteur du menton. Du coup, les gars étaient sur les banquettes supérieures, la tête tendue vers le plafond pour avoir de l'air. [...] Alors tout le monde, tout l'étage hurlait. À les entendre, y'a des gars t'aurais cru qu'c'étaient des gamins là-dessous à hurler. »

les images qu'a diffusées la télévision, les authentifie : « *if I'm not mistaken you can go on the Internet and see this bridge, with the prisoners on the bridge. It was on CNN*¹². »

Abdulahman Zeitoun incarne avant tout, quant à lui, une victime de la machine de guerre mise en place après les attentats du 11 septembre. Immigré d'origine syrienne, il s'est installé à La Nouvelle-Orléans en 1994 ; il y a fondé une entreprise prospère de peinture en bâtiment qu'il dirige avec son épouse. S'il représente la communauté arabo-américaine, sa destinée montre aussi la folie du système qui s'est déployé lors de Katrina. Modèle de réussite à l'Américaine, il sera en effet incarcéré et soupçonné de terrorisme quelques jours après le passage du cyclone. Dan Bright, passé par le couloir de la mort, est au fait du système carcéral américain. Sa description revient donc à Zeitoun, sidéré. Il est immergé dans un monde qui renvoie, pour lui, à des images d'écran, voire à de la fiction : « *No see light. We never see light. I never seen a place like it in my life. I mean, I see it on TV and movie or whatever*¹³. »

Le lecteur partage avec Zeitoun son incrédulité. Avant son arrestation, il fait figure de témoin privilégié pour rendre compte de l'ampleur du désastre – près de 100 000 personnes, femmes, hommes et enfants pris au piège de la montée des eaux entre le 29 août et le 2 septembre. Contrairement aux autres narrateurs, Abdulrahman est mobile : il possède un canoë, peut se déplacer dans les rues submergées par les eaux et voir ce qui s'y passe, non pas depuis un hélicoptère, comme G. Bush, mais à hauteur d'hommes là où les habitants se sont réfugiés, sur des perrons, sur des toits. Son refus de quitter la ville le construit dès lors en héros : il vient en aide aux plus démunis, avertit les équipes de sauvetage, nourrit des animaux abandonnés. Ce statut lui est toutefois brutalement arraché, lorsqu'il est arrêté en compagnie de l'un de ses compatriotes :

*When they brought us to the bus station, we see something like overreacting. Like these guys have a catch, it feels like. A very high security. When I first see it, it reminded me of Guantánamo Bay. Exactly look like Guantánamo Bay. Nothing different. The way you have to sit, you have to sit open your legs. You can't relax. You can't sit on this chair, you have to sit a different way. And the one guy's watching us, every move; And I see something not normal*¹⁴.

Dans les cinq pages où Zeitoun narre son incarcération, la référence à Guantánamo l'aide avant tout à percevoir le danger qu'il encourt. Sa réaction transcrite dans un anglais approximatif est significative. Abdulrahman est parfaitement au fait des abus qui frappent les ressortissants des pays musulmans depuis « la guerre contre le terrorisme » lancée par G. Bush.

Zeitoun rend compte des conséquences ahurissantes des procédures mises en place, qui privent l'individu de tout recours légal. Il se voit tout refuser : interdiction d'appeler sa famille pour la prévenir, absence de soin malgré une inflammation inquiétante au pied. Musulman, on lui sert des sandwiches au jambon pour toute nourriture. Aucune forme de repos n'est possible : impossible de s'allonger sur le sol de béton, des arceaux en guise de siège, le bruit ininterrompu du générateur.

Zeitoun ou la réduction de focale

Dans *Zeitoun*, Dave Eggers adopte un tout autre le parti pris : tout le récit, mené à la troisième personne, est consacré au personnage éponyme. Avec cette réduction de focale, D. Eggers se libère et du souci de représentativité et du goût de l'archive qui caractérisent les exemples précédents. Abdulrahman Zeitoun n'a rien d'un habitant « typique » de La Nouvelle-Orléans. Ni noir, ni pauvre, avec lui, on change de paradigme : plus de bruits de chaîne, de clapotis d'eau, de malnutrition, motifs qui renvoient à la cale du bateau négrier et à l'histoire de l'esclavage que rejoue Katrina. Immigré d'origine syrienne, la trajectoire de Zeitoun, de façon certes modeste, évoque une *success story*. Toutefois, après l'avoir construit en héros, comme dans une tragédie au modèle aristotélicien, D. Eggers narre sa chute, une chute spectaculaire liée à un aspect contemporain de l'histoire américaine : le terrorisme. Katrina va ainsi violemment défaire l'*ethos* américain de Zeitoun. Sa famille, qui a quitté la ville avant que ne frappe l'ouragan, le croira mort.

¹² *Ibid.*, p. 106 ; trad. : « Sauf erreur de ma part tu peux aller sur internet et voir ce pont, avec les prisonniers dessus. C'est passé sur CNN. »

¹³ *Ibid.*, p. 196 ; trad. : « Voit pas de lumière. On voit jamais la lumière. Jamais vu un endroit pareil dans ma vie. Je veux dire, j'vois ça à la télé ou dans les films ou ce genre de trucs. »

¹⁴ *Ibid.*, p. 192 ; trad. : « Quand ils nous ont emmenés à la gare routière, il y a quelque chose d'exagéré dans leurs réactions. Comme si ces types ont une prise, ça y ressemble. Très haute sécurité. Dès que je vois ça, ça me rappelle Guantánamo. Exactement comme Guantánamo. Pareil. La façon de nous faire asseoir, il faut s'asseoir jambes écartées. Impossible de se détendre. Impossible de s'asseoir sur cette chaise, il faut s'asseoir autrement. Et il y a ce type qui nous regarde, chaque mouvement ; il y a un truc pas normal. »

Zeitoun suit une construction temporelle linéaire. Le livre s'ouvre sur l'annonce de l'ouragan le « Vendredi 26 août 2005 » et s'achève le « Mercredi 28 septembre », jour de la libération de Zeitoun. Malgré cette organisation chronologique, d'amples retours en arrière racontent la vie du protagoniste avant son arrivée aux États-Unis, l'histoire de sa femme, leur rencontre et le développement progressif de leur entreprise. Dans la narration, c'est la quatrième partie qui nous intéresse, celle du récit de captivité de Zeitoun. Y sont décrits les traitements qu'il subit à Camp Greyhound, une prison à ciel ouvert construite dans l'urgence après le passage de l'ouragan, sur le parking de la gare routière, en plein centre-ville de La Nouvelle-Orléans. Les descriptions qui en sont livrées évoquent là aussi Guantánamo. Si, dans *Voices from the Storm*, le rapprochement traduisait l'incrédulité de Zeitoun, il a ici une autre fonction. Il modélise la description de Camp Greyhound par Zeitoun :

Chain-link fences, topped by razor wire, had been erected into a long, sixteen-foot-high cage extending about a hundred yards into the lot. [...] Looking at it, Zeitoun realized that it was not one long cage, but a series of smaller, divided cages. [...] It looked like a giant kennel, and yet it looked even more familiar than that. It looked precisely like the pictures he'd seen of Guantánamo Bay. Like that complex, it was a vast grid of chain-like fencing with few walls, so the prisoners were visible to the guards and each other. Like Guantánamo, it was outdoors and there appeared to be nowhere to sit or sleep¹⁵.

Ici, la comparaison avec Guantánamo est amenée progressivement. L'effet de surprise passé, le rapprochement est martelé (« *like that complex* » « *like Guantánamo* »). Peu à peu, l'armature de grillage est peuplée de figures qui renvoient non seulement à Guantánamo, mais aussi à Abou Ghraïb :

At midday, Zeitoun heard something strange: the sound of buses at the bus station. He looked up to see a school bus arriving at the far end of the lot. From it descended thirty or more prisoners, one woman among them, in orange jumpsuits. [...] And again, just like in Guantánamo, all prisoners could be seen by anyone, from any angle. Now with the orange uniforms completing the picture, the similarities were too strong to ignore. [...] The presence of dogs was constant. [...] Someone in Zeitoun's cage mentioned Abu Ghraib, wondering at what point they'd be asked to pose naked, in a vertical pyramid, and which guard would lean into the picture, grinning¹⁶.

Le lecteur est abasourdi par ces images qui rapatrient aux États-Unis, en plein centre de la Nouvelle-Orléans, la mémoire de clichés que l'extraterritorialité de Guantánamo maintenait à distance.

En s'emparant du récit de Zeitoun, D. Eggers sélectionne un cas qui frappe par son outrance. Il met en scène un héros innocent qui, du bonheur, est subitement propulsé dans le malheur, dans un enfer aux noms modernes – Guantánamo, Abou Ghraïb –, des noms qui essentialisent une forme de violence d'État et produisent un électrochoc sur le lecteur. Vampirisant le capital de révolte de ces toponymes, l'écrivain réveille « notre capacité éthique à nous scandaliser [...] pour un Autre, au nom d'un Autre¹⁷ ».

Il est certes délicat de mettre en regard des récits à la forme et au statut aussi différents. À des degrés divers, tous pourtant illustrent les enjeux identifiés en introduction : ils documentent la catastrophe, dénoncent le scandale et créent un fonds d'archives, en enregistrant les récits de survivants. Tantôt ils visent une dénonciation globale du système, la documentation est dès lors prioritaire, elle se nourrit d'un large spectre d'exemples représentatifs des conditions d'incarcération dans *OPP* et jouent sur un vaste échantillonnage de témoignages authentifiés. Il s'agit davantage d'informer le lecteur que de susciter de prime abord sa révolte. Tantôt, à l'inverse, on privilégie le choc, l'amplitude du spectre est alors réduite et l'on opte pour l'étude de cas. Afin de marquer les esprits, D. Eggers s'inspire de la forme tragique : il ne

¹⁵ Dave Eggers, *Zeitoun* [2009], New York, Penguin Books, 2010, p. 228-229, c'est moi qui souligne ; trad. : « Des clôtures grillagées, couronnées par du fil barbelé, avaient été dressées pour former une longue cage de 4,80 m de hauteur qui s'étendait dans le parking sur à peu près une centaine de mètres [...] En l'examinant de plus près, Zeitoun s'aperçut qu'il ne s'agissait pas d'une longue cage, mais d'une série de cellules plus petites et compartimentées. [...] On aurait dit un chenil géant ; c'était même encore plus familier. *L'endroit ressemblait précisément aux images qu'il avait vues de Guantánamo Bay*. Comme là-bas, il s'agissait d'un vaste réseau de clôtures grillagées, avec peu de murs, si bien que les prisonniers étaient visibles aux gardiens et entre eux. *Comme [à Guantánamo], on était dehors, et il semblait n'y avoir nulle part où s'asseoir ou dormir.* » (Pour la traduction française de Clément Baude : *Zeitoun*, Paris, Gallimard, 2012, p. 276-277).

¹⁶ *Ibid.*, p. 237 ; trad. : « À midi, Zeitoun entendit un drôle de bruit : des cars dans la gare routière. Il leva les yeux et vit un car scolaire arriver à l'autre extrémité du parking. En descendirent une trentaine de prisonniers, dont une femme, vêtus de combinaisons orange. [...] Une fois de plus, *comme à Guantánamo*, chaque prisonnier pouvait être vu par tout le monde et sous tous les angles. Avec les uniformes orange pour compléter le tableau, *les similitudes étaient maintenant trop frappantes pour être ignorées.* [...] La présence des chiens était constante. [...] Quelqu'un, dans la cellule de Zeitoun, évoqua Abou Ghraïb et se demanda à quel moment on leur ordonnerait de poser nus, en une pyramide humaine, et lequel, parmi les gardiens, ferait un grand sourire devant l'objectif. (*Ibid.*, p. 287).

¹⁷ Judith Butler, *Prekarious Life. The Powers of Mourning and Violence*, Londres, New York, Verso, 2004 ; pour la traduction française de Jérôme Rosanvallon et Jérôme Vidal : *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, p. 184.

retient qu'une destinée extrême pour dénoncer. Le modèle est fictionnel – plus aucune trace du travail d'enquête ne demeure. En revanche, l'insertion de photos de famille des Zeitoun vient corroborer l'authenticité du récit.

Les choix opérés par les auteurs des documents et récits considérés ici s'expliquent de plusieurs façons. On se souvient des propos du chef de la police, Eddie Compass, qui évoquait un retour à « un état quasi animal¹⁸ » de la population locale, et des scènes de pillage et de violence diffusées en boucle sur certaines chaînes de télévision. En priorité, tous cherchent à contrer ces stéréotypes qui jettent le blâme sur les habitants de La Nouvelle-Orléans. Ce faisant, ils développent tous un même paradigme victimaire : de *Voices from the Storm* à *Zeitoun* en passant par *Treme*, parmi les détenus, seuls des innocents sont mis en scène. Que faut-il en conclure ? La prise en compte d'un(e) inculpé(e) pour un délit grave affaiblirait-elle la portée de la démonstration et desservirait-elle la cause ? Un tel parti pris n'est toutefois pas sans conséquence : qu'un soupçon de culpabilité s'immisce et c'est tout l'édifice argumentatif qui s'effondre. Ainsi, en 2012, la presse ne s'est-elle pas privée de relayer l'accusation de tentative d'assassinat portée contre Abdulrahman Zeitoun par son ex-épouse. « *Zeitoun hasn't turned out to be the saint Eggers portrayed him to be*¹⁹ », concluait l'auteur d'un article paru dans *The Atlantic*, abattant d'un trait de plume la figure légendaire.

¹⁸ Eddie Compass cité par Wajahat Ali, in Wajahat Ali, « A Muslim American Hero : A Conversation With Dave Eggers on Zeitoun », 25 mai 2011, http://www.huffingtonpost.com/wajahat-ali/a-muslim-american-hero-a_b_253740.html, site consulté le 15 mars 2017.

¹⁹ David Wagner, « Untangling the Zeitoun Foundation's Finances ; Ten Million Good readers », *The Atlantic*, 15 août 2012, <https://www.theatlantic.com/entertainment/archive/2012/08/untangling-zeitoun-foundations-finances-ten-million-goodreaders/324690/>, site consulté le 24 sept. 2018 ; trad. : « Zeitoun s'est avéré ne pas être le saint qu'Eggers avait dépeint. »